



Académie des sciences d'outre-mer

*Les recensions de l'Académie*¹

Avec toi : de la France à l'Égypte / Suzanne Taha-Hussein
éd. du Cerf, 2011
cote : 57.954

On attendait depuis longtemps la version originale (française) des Mémoires de Suzanne Taha-Hussein, déjà publiées en arabe, traduites par M. Badreddine Arodaky, cadre de l'Institut du monde arabe, sous le titre Ma'ak, aux éditions Dar el Maaref du Caire, à l'attention des nombreux admirateurs égyptiens et arabophones du grand écrivain Taha Hussein, dont André Gide écrivit la préface de son livre autobiographique Le livre des jours. Merci à la petite-fille de l'auteur de ce livre, Madame Amina Taha-Hussein Okada, conservatrice en chef du musée Guimet, de nous avoir offert la possibilité de nous replonger dans la vie quotidienne de ses éminents grands-parents.

Suzanne Bresseau, dont la mère était une cousine germaine de la mère de Michel Tournier, rencontra à Montpellier en 1914 Taha Hussein, boursier égyptien, titulaire d'un doctorat de l'Université cairote Fouad, et qui était aveugle ; cette jeune fille devint sa lectrice et l'aidera dans ses recherches pour l'obtention d'un second doctorat en langue française de la Sorbonne, consacré à Ibn Khaldoun. Ils se marièrent le 9 août 1917 et devaient avoir deux enfants, Amina qui épousera un diplomate égyptien, futur ministre des Affaires étrangères de son pays, et Moënis-Claude, qui , agrégé de lettres, fera sa carrière à l'Unesco

Suzanne demeura plus de quarante ans la précieuse collaboratrice de l'homme de lettres et brillant universitaire le plus connu du monde arabe contemporain. Elle décrit ainsi leur union comme « *un mystérieux accord qui nous a toujours unis dans le respect de nos religions différentes... Je disais mon chapelet pendant que tu écoutais le Coran* » (page 49). En ces moments de grande tension interreligieuse, combien ce livre qui évoque un amour conjugal exceptionnel, contraste avec les préjugés toujours redondants. Ainsi, lorsque jeune mariée, Suzanne est accueillie dans sa belle-famille à Kom-Ombo, dans le sud égyptien, sa belle-mère demande à son fils « *quelle sorte de vin il faut acheter à Suzanne* » ; tant qu'à son beau-père, cheikh vénérable enturbanné, il se promène dans la ville avec elle « *jeune étrangère, chrétienne, au visage découvert, qui portait un chapeau* ». Précieux moments que l'auteure n'oubliera jamais : « *Quand on me parle de fanatisme musulman, je souris ou je m'indigne* » (page 52). Au Conseil de l'Université dont il est membre, Taha répond au Cheikh Bakhit qui s'étonnait qu' « *un bon Égyptien, bon patriote, épouse une étrangère* » : « *J'ai rencontré une jeune fille et je l'ai aimée et épousée. Si je ne l'avais pas fait, je serais resté célibataire* ». D'ailleurs Taha avait prévenu Suzanne : « *On ne vit pas pour être heureux... mais nous ne sommes pas habitués à souffrir l'un sans l'autre* ». Suzanne reconnut (page 372)





Académie des sciences d'outre-mer

que « *la vie avec Taha n'était pas une course de bonheur* ». D'abord parce que la carrière atypique de son mari fut parsemée d'épines. Ils durent rapidement changer de domicile lorsque Taha fut chassé d'un logement de fonction et ils connurent de grandes difficultés financières avant de pouvoir s'acheter une maison.

Ils furent témoins ensemble de l'histoire de l'Égypte dès la fin du protectorat britannique en 1922, des règnes de Fouad qui était impopulaire et de Farouk avant et pendant la Seconde Guerre mondiale et du régime nassérien. Les déboires de Taha étaient dus à son interprétation du Coran basée sur une exégèse moderne et il avait osé même faire une comparaison stylistique entre la poésie préislamique et les passages incantatoires du Livre sacré. On ne le lui pardonna jamais et le premier ministre Ismaïl Sidqi le mit à la retraite anticipée de ses fonctions de Recteur d'université. Il dût accepter d'écrire des articles alimentaires pour la presse quotidienne qui mirent à l'épreuve sa santé alors même qu'il luttait pour développer l'éducation des filles et les faire accéder à l'enseignement supérieur, rendre gratuit l'enseignement primaire pour que les couches populaires puissent avoir leurs enfants scolarisés. Comme conseiller du ministre de l'éducation il parcourut toutes les régions en obligeant les notables à construire des bâtiments scolaires. Il devait enfin devenir lui-même ministre ; Maurice Druon, Prix Goncourt 1948, qui assurait un reportage en Égypte pour L'Introuvable titra l'article qu'il lui consacra : « *Taha Hussein Pacha, ministre aveugle qui conduit le peuple égyptien vers la lumière* » ; il y écrivait notamment : « *Si un homme peut faire croire à la force d'une mission qui pousse, même à son insu, l'individu dans laquelle il s'accomplit, c'est bien celui-là.* » La carrière littéraire de Taha, aussi, est abondante ; traducteur de Gide, Valéry, Baudelaire, il fut un romancier prolifique dont plusieurs œuvres ont été portées au cinéma égyptien. Son Livre des jours a été suivi de La Traversée intérieure, préfacé par Étiemble, également autobiographique. Officier de la légion d'Honneur (1936), il était profondément francophile mais ce lien privilégié faillit se rompre avec l'attaque tripartite contre l'Égypte en 1956.

La publication tardive de l'ouvrage a bénéficié de notes et d'une postface très documentées de Mme Zina Weygand et de M. Bruno Ronfard, extrêmement utiles pour connaître les amis, confidents et interlocuteurs qui fréquentaient le salon de Taha et Suzanne, avant, pendant ou après la disgrâce de l'auteur des Jours dans leurs résidences caiotes successives. Le Tout Caire, égyptien et expatrié, les visiteurs de marque officiels, les journalistes, écrivains, orientalistes, tous souhaitaient s'entretenir avec eux.

Hoda Charaoui (1879-1947), première Égyptienne à ôter en public son voile, créa avec sa nièce Ceza Nabaraoui l'*Union féministe égyptienne* dont les leitmotivs étaient publiés dans une luxueuse revue illustrée francophone L'Égyptienne. Son amie Mary Kahil (1889-1979) dont nous avons présenté dans ces colonnes la biographie due à Jacques Keryell (Paris, Geuthner, 2010), était une grande admiratrice de Louis Massignon et la pionnière du dialogue islamo-chrétien. Le poète célèbre Khalil Moutran, le Pr. Raymond Francis et son épouse française, l'archéologue Sami Gabra qui fonda le Musée Copte et son épouse française, le Père Georges Anawati (1905-1994), alexandrin et dominicain, fondateur de l'*Institut dominicain d'Études orientales* (cf sa biographie par J.-J. Pérennes, Le Cerf, 2008, que nous avons également recensée ici) étaient parmi les familiers comme le sculpteur Mahmoud Mokhtar (1891-1934), les frères Abd El Razeq, Ali (1888-1966) auteur d'une remarquable



Académie des sciences d'outre-mer

étude L'Islam et les fondements du pouvoir (Paris, La Découverte 1994) et Mostafa, Recteur d'El Azhar, Ahmed Lutfi Al Sayyed (1872-1963), maître à penser de l'élite égyptienne, recteur de l'Université laïque Fouad, Abdelaziz Fahmi (1870-1951), auteur d'une thèse révolutionnaire sur La Femme et l'Islam ou encore le surréaliste Georges Henein qui présenta Henri Micheau à Taha. Parmi les orientalistes amis, Francesco Gabrieli, Gaston Wiet qui fonda le Musée islamique du Caire, le Pr. Roger Arnaldez qui écrivit l'article nécrologique du Monde au décès de Taha Hussein, les archéologues, le Chanoine Drioton, Jean-Philippe Lauer qui fonda avec Jean Leclant la Mission archéologique française de Saqqarah. Mais aussi Giorgio La Pira (mort en 1977), maire de Florence, le Président Léopold Senghor, Mgr. Tisserant, Édouard Herriot, auquel Taha fit décerner le doctorat honoris causa de l'Université du Caire comptaient parmi leurs amis. Quand un journal italien écrivit : « *Rouault, Honegger, Moore et Taha Hussein défendent la dignité de l'art, je peux bien avouer que cela m'a fait plaisir* », écrit Suzanne. En 1973, Taha Hussein reçut le Prix des Droits de l'Homme de l'O.N.U.

Suzanne et Taha allèrent souvent se reposer au Liban, qu'ils aimaient beaucoup puis en Italie, au Lac de Garde où les rejoignait leur fils Moënis et sa famille. Dans le cadre des Congrès d'Orientalistes, ils se rendirent à Madrid, Cambridge, Athènes, Rabat ou Jérusalem. Ils furent reçus deux fois au Vatican par deux Papes successifs.

Le lecteur appréciera que ces *Mémoires* aient bénéficié de ces notices dont il faut saluer la compétence des rédacteurs. Ces derniers voudront bien cependant admettre que Madame Taha-Hussein (page 156) ne pouvait pas se rendre au cimetière le jour des funérailles de son mari, car la coutume ne le permet pas, que Hammana (page 104) n'est pas un village palestinien mais qu'il est situé au Liban et que Lamartine le visita souvent lors de son séjour au Liban et qu'il est plus juste d'orthographier « Al Afghani » qu'Al Afrani (pages 356 et 361).

Christian Lochon